

Pour sortir de l'hospitalité : la poésie politique de la ressemblance

Il faut avoir poussé très loin l'art de la serrurerie, des verrous et des alarmes pour organiser dans un cadre feutré, derrière d'épais murs de béton et à l'abri d'irruptions importunes un colloque sur l'hospitalité.

A y bien réfléchir, rien d'étonnant à cela. L'un d'entre vous l'a d'ailleurs écrit : « Pour accueillir, l'homme doit avoir bâti sa maison. » Notre propos ne sera pas différent.

1. Des limites de l'hospitalité

L'idée même d'hospitalité ne suppose-t-elle pas des frontières, des limites, des barrières ? Pour ouvrir sa porte, encore faut-il posséder une porte. Et une porte ne tient pas dans le vide : il lui faut un chambranle, des murs et un sol, et des murs qui un moment se rejoignent pour dessiner un espace clos. Plus important, une porte, même ouverte, doit pouvoir se refermer. Une porte qui ne ferme pas ou ferme mal est la porte ouverte à toutes les intrusions. Est porte ce qui empêche d'entrer, fait obstacle, barre la route, et peut à tout moment libérer le passage si nécessaire. En s'ouvrant pour mieux se refermer, la porte opère inévitablement un filtre, un tri, une sélection. Le seuil de la porte est toujours un seuil de tolérance. Selon l'indication de ce seuil, la porte est fermée ou ouverte.

L'hospitalité réaffirme donc la propriété personnelle, la jouissance a priori exclusive d'un espace. L'autre n'est accueilli que s'il n'est jamais chez lui une fois passé la porte, qu'il reste un intrus, un étranger à l'espace, quelqu'un qui a passé le seuil de la tolérance. L'autre n'est donc pas sorti de l'auberge hospitalière ! Pour la bonne raison qu'il ne peut y entrer qu'à la condition d'en sortir. La tolérance n'est pas infinie. L'étranger est toujours un moment mis à la porte... même dans les auberges espagnoles !

On le voit, la relation de l'hôte à l'hôte est asymétrique, déséquilibrée, inégalitaire. On l'entend bien dans les mots : je *donne* un dîner et je *reçois* des gens : entre ce que je donne et ce que je reçois,

l'échange est clairement inégal. Si j'ai une maison, il me suffit de donner un dîner pour recevoir des gens ! Sans maison, je peux nourrir la terre entière mais jamais recevoir quelqu'un...

« Soyez bienvenus ! » dit l'hôte accueillant. Il y aurait beaucoup à dire sur cet ordre, cette injonction, cette sommation. Qui est-il pour donner des ordres ? D'où lui vient ce pouvoir ? De son trousseau de clés bien sûr, où tintent les clés des portes qu'il décide de momentanément ouvrir. Dans ce « Soyez bienvenus ! » résonnent aussi – c'est en fait le même bruit – un « Vos papiers sont en règle : estimez-vous heureux d'avoir été jugé recevable ! »

« Soyez bienvenus ! » répète l'hôte accueillant. Entendez : « Soyez bien reçus ! ». Et si l'autre ne voulait pas venir et encore moins être reçu, ne voulait pas montrer ses papiers, décliner son identité, montrer patte blanche, être toléré, bien habillé, présentable ? Et si l'autre frappait à la porte *simplement* pour dîner ? Là, l'hôte accueillant s'insurge, qui n'offre à dîner qu'en recevant des gens. Car tel est le marché : « Intolérables, pas propres sur vous, estomacs ambulants, passez votre chemin ! ... Ou allez vous faire hospitaliser ailleurs. » L'étymologie nous le rappelle en effet : pour l'étranger, le passant, le mendiant (et c'est trois fois la même « indigence »), il est prévu des établissements spéciaux : les hospices et, partant, les hôpitaux ! En Occident, accueillir, c'est hospitaliser. L'autre est un étranger susceptible d'être hospitalisé.

Le déséquilibre inhérent à la relation hospitalière installe donc au cœur de celle-ci la possibilité d'un malentendu qu'on ne peut jamais totalement dissiper. A priori, il n'y a aucun rapport entre avoir faim et montrer patte blanche. A priori, il n'y a aucun rapport entre nourrir quelqu'un et vérifier ses papiers. La relation hospitalière rend ce rapport obligé, obligatoire.

Et l'on n'est jamais sûr que l'hôte ne s'est pas montré plus tolérable qu'il ne l'est. Être étranger, ça s'apprend ! Et l'on n'est jamais sûr que l'hôte ne se montre pas plus désintéressé qu'il ne l'est. Accueillir, tout un art ! Et tout se complique encore, car il est des hôtes qui se vexent si on décline leur invitation ! Et il est des hôtes qui se vexent si on ne les remercie pas d'avoir accepté l'invitation !

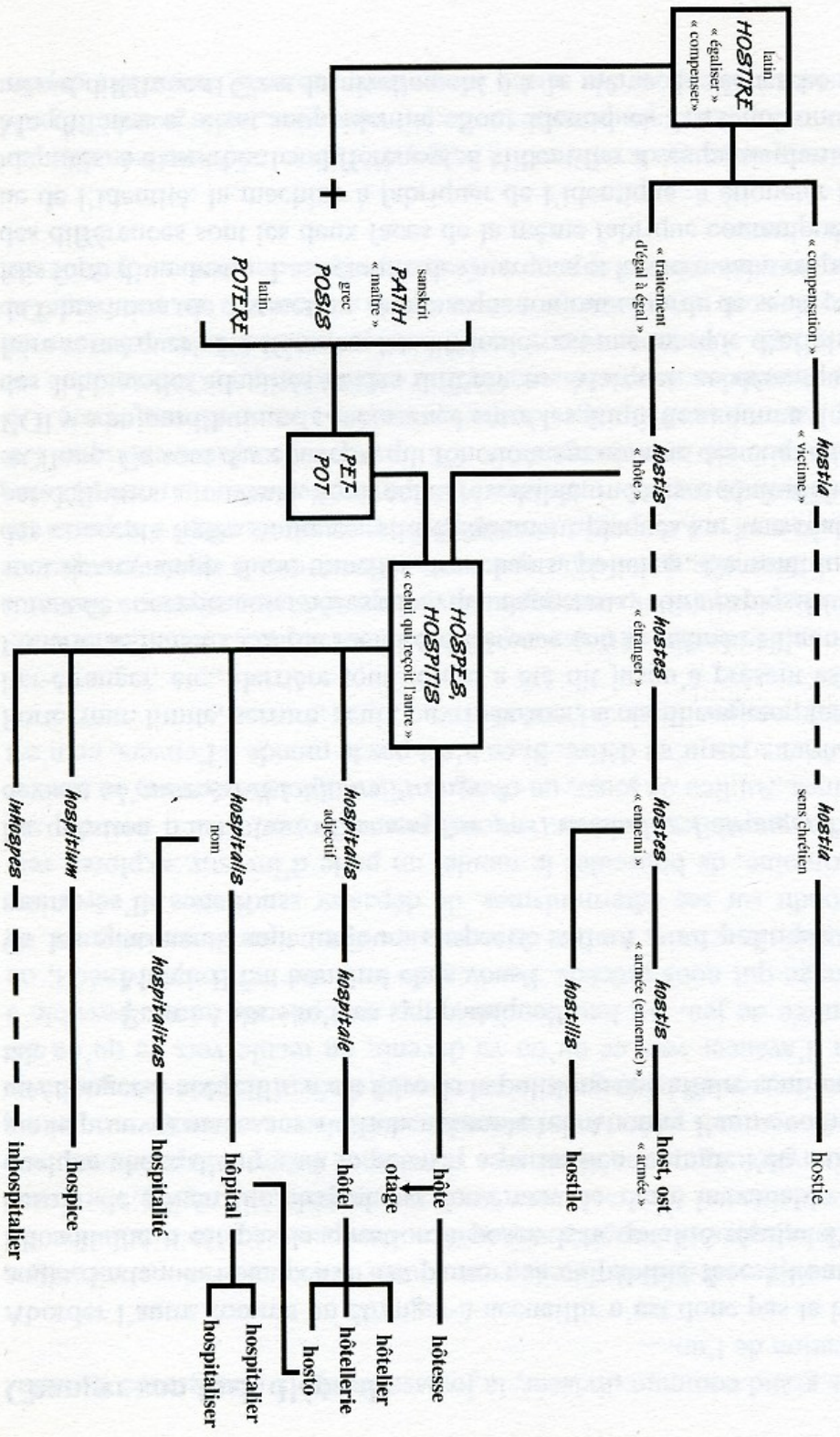
Trop déséquilibrée, inévitablement ambiguë, toujours inégalitaire, la relation hospitalière ne peut ainsi s'apparenter à une rencontre au sens fort du terme. Il s'agit plutôt de la coïncidence entre un seuil de tolérabilité et un seuil de tolérance. Peut-on espérer davantage ? Doit-on rêver d'autre chose ? Rien n'est moins sûr. La relation hospitalière dessine une limite, ressemble à une impasse, rappelle l'impossibilité du face-à-face véritable. La porte qui s'ouvre, loin de la remettre en question, confirme son essence de dispositif cloisonnant, enfermant, rejetant.

Il serait peut-être moins risqué, moins hypocrite, plus humble en un sens, de mettre la barre beaucoup plus bas : donner à manger en restant chez soi, sans recevoir, et être nourri en restant sur le pas de la porte. Ce ne serait déjà pas si mal.

- Je ne te demande plus qui tu es, dit l'un. Tu ne dois plus te constituer autre (comme on se constitue prisonnier).
- Je ne m'impose plus chez toi, dit l'autre. Tu ne me verras plus faire semblant de m'y sentir chez moi.

Bref, l'hospitalité n'est peut-être qu'un vœu pieux, ce qui est déjà problématique, voire une supercherie. L'hospitalité est peut-être trop et pas assez en même temps. Peut-être la honte suffit-elle. Ou la mauvaise conscience, la conscience malheureuse, les scrupules de la propriété, d'avoir tant à manger. Peut-être suffit-il de verser de l'argent à ATD-Quart Monde, ou d'organiser un colloque sur l'hospitalité... encore que, on l'a vu, il devrait en toute rigueur déboucher sur un autre colloque, consacré celui-là à l'hospitalisation.

2. Un beau tableau



Le tableau ci-contre confirme admirablement l'impasse de l'égalité, l'illusion de la rencontre et la nécessité du déséquilibre dans les rapports humains. Il est tiré de l'irremplaçable *Dictionnaire historique de la langue française* d'Alain Rey (Dictionnaires LE ROBERT, Paris).

Du verbe latin *hostire*, « égaliser », « compenser », « traiter d'égal à égal » ne découle rien de bon : tout n'est que victime, étranger, ennemi, armée et hostilité. L'enfer est bel et bien pavé des meilleures intentions. En revanche, une fois couplé à la racine *pet-*, *pot-*, qui remonte au sanskrit *pátih*, « maître », et qui donnera tout le vocabulaire du pouvoir en français, le latin *hostire* ouvre la voie à la bienveillance, la seule disposition envers autrui qui n'ait pas de sang sur les mains.¹ C'est seulement en refusant de faire l'impasse sur les rapports de force qui unissent et déchirent qu'ont pu voir le jour ces remarquables institutions que sont les hôtels (fussent-ils de passe), les hospices (fussent-ils de vieux), les hôpitaux (fussent-ils de fortune) et les hôtesse (fussent-elles de l'air).

Comme quoi la sagesse des mots n'a rien à envier à celle des nations.

3. Changer son fusil d'épaule

Aborder l'autre comme un étranger-à-accueillir n'est donc pas le bon angle d'attaque. Pour penser (et panser) sa culpabilité face à l'autre, l'hospitalité n'est pas la question à poser. L'hospitalité résulte d'un besoin de générosité, lequel est forcément le désir inavouable de quelque chose d'autre, où le pouvoir a partie liée (comme l'étymologie le prouve) mais sans s'afficher comme tel. Aborder l'autre comme un étranger-à-accueillir, c'est faire de la politique une affaire sentimentale :

- Entrez ! Vous m'êtes sympathique !
- Merci. Il fait bon être chez vous !

Or les sentiments sont toujours suspects, surtout – en politique du moins – s'ils sont bons.

¹ On objectera que plus d'une prise d'otage a connu une issue sanglante. Il reste que, toujours selon le même *Dictionnaire*, le mot *otage* a d'abord signifié « logement, demeure » et *prendre en otage*, « abriter, loger ». Est-ce d'avoir perdu son *h* que le mot a si mal évolué ?

La question n'est plus : *comment (ne pas) accueillir l'étranger ?* et devient : *l'autre est-il toujours étrange ?*

Porte, mur, limite, serrure, seuil, ouvrir-fermer, accueillir-rejeter, familier-étranger, etc., derrière tout ce qui a été dit jusqu'à présent est à l'œuvre le fameux couple identité-différence (ou le même et l'autre), autant de concepts aussi nécessaires que dangereux, voire explosifs. Ce sont des concepts durs, tranchés, tranchants, policiers. Ce sont aussi des concepts figés, statiques, stratégiquement plaqués sur une réalité par définition mouvante, équivoque, réversible, indécise, contradictoire, floue. Ce sont des concepts qui fonctionnent comme des étiquettes. Et il y a aujourd'hui une concurrence entre les étiquettes comme il y a des lobbies des identités et des différences. Marquer, se démarquer, faire remarquer sa différence. La différence est une marque d'origine, de fabrication, de distinction, une marque toujours lourde de sens, parfois forte d'un destin. La dictature des marques et le sacro-saint respect des différences sont les deux faces de la même fabrique contemporaine de l'identité, la machine à fabriquer de l'identique, à étiqueter les identités, à exacerber les différences, à s'identifier à ses particularités. Ma différence, c'est mon identité. Sont identiques ceux qui ont la même différence. C'est le nivellement par le même, la recherche du plus grand commun diviseur, la jouissance de la plus grande démultiplication de l'un.

Le couple identité-différence (et toutes ses ramifications mentales, sociologiques et imaginaires) coïncide, cantonne, ligote l'individu. Le plus accidentel (ma race, mon sexe, ma religion, ma région, ma nationalité, mon âge, mon nom, mes penchants, mes prédispositions, mes atavismes, mes goûts, mes habitudes, mes tares... et toutes mes autres idées reçues en héritage à la naissance) devient le plus essentiel. Au lieu d'avancer vers ce qu'on va devenir, on recule vers ce qu'on est d'entrée de jeu. Au lieu de s'inventer, on colle du mieux possible à l'image qui nous précède. Au lieu de hasarder un couplet inédit, on actualise le refrain. Au lieu de tenter de s'émanciper de ses origines, de rebondir sur ses déterminismes, de dépasser ses limites, d'aérer son patrimoine, de bousculer le moule, on parle d'investir, explorer, respecter, exprimer, cultiver, revendiquer, affirmer, étaler, brandir ses racines. Au lieu de jouer, on obéit. Au lieu d'éclater de rire, on pousse le sérieux jusqu'au délire. Si ce n'est pas le monde à l'envers, ce n'est en tout cas pas la vie à l'endroit.

Le couple identité-différence préside à des identités clairement identifiables, puisqu'elles sont organisées, étiquetées, énumérées. « Dis-moi tes différences, je te dirai qui tu es, c'est-à-dire à quels groupes tu appartiens ! » Le couple identité-différence est derrière l'impasse du modèle de la société multiculturelle. Où les identités sont, non pas singulières, mais interchangeableables. Où l'autre est toujours exotique. Où l'on est toujours l'étranger de quelqu'un. Où chacun est une ethnie. Où tout le monde est intéressant. Où tout est folklorique. Où le monde est un village. Où tout rassemblement est grégaire. Où les relations de pouvoir sont un mauvais souvenir. Où la violence, c'est pas bien. Où la communication s'apparente à un système de lecture optique de codes-barres.

- Je suis un jeune de nationalité belge, d'origine italo-intellectuelle par ma mère et métalo-homosexuelle par mon père, mais je suis né protestant à Glasgow, vis seul à Mons mais me sens Bruxellois depuis que je sors avec Jane (une eurocrate). Bref, je passe parfois pour un Rital. J'aime le ping-pong, la Duvel, les cactus, la télé, le violet et mon lit. Je suis pour l'avortement, la musique et les limitations de vitesse. Je suis contre l'intolérance, le chômage et les pièces de 1 centime. J'ai un piercing où je veux et des amis partout. Ah ! j'allais oublier : je suis allergique à la banane.
- Super ! Moi non plus !

On en est là. On s'en félicite. On touche le fond.

Comment semer la zizanie dans le couple identité-différence ? En lui préférant le concept de ressemblance. De quoi s'agit-il ? Une belle histoire vaudra mieux ici qu'un discours rébarbatif.

4. Une belle histoire

Nous sommes quatre, Hélène, ma meilleure moitié, Ori, notre ami israélien, un Bédouin dont je ne me rappelle pas le nom, et moi-même. Le Bédouin est jeune, 12 ans, peut-être 16. Il a quelques notions d'hébreu et c'est donc via Ori que nous pouvons, Hélène et moi, vaguement communiquer avec lui. Voilà quelques jours qu'il nous guide dans le

désert du Sināï (très décevant pour qui a rêvé de désert en lisant *Tintin*). Nous marchons en silence et en plein soleil dans la montagne rocailleuse, ingrate, étouffante. Nos sandales râpées n'écrasent pas le moindre brin d'herbe, même desséchée. Chacun est à ses petites pensées aussitôt évaporées lorsque, contournant un rocher, nous tombons en arrêt devant un authentique miracle, qui ne manque pas de rappeler au vieil athée que je suis que la Bible est née près d'ici : un petit bassin naturel se présente à nos yeux incrédules. Et nous ne sommes pas au bout de notre surprise, car l'eau se révèle vite très profonde et... glacée ! Je n'ai pas le temps de m'appesantir sur le mystère géographique que représente cette piscine naturelle à flanc de montagne, si près du sommet et tellement froide : je suis déjà en short, au comble de la joie, prêt à plonger. J'invite les autres à m'imiter mais note immédiatement qu'ils ne partagent pas mon enthousiasme, ou ne le manifestent pas aussi bruyamment que moi. D'une grimace, Hélène me fait comprendre qu'il est exclu pour elle de risquer de « choquer » notre guide en se baignant devant lui, fût-elle en maillot. Je la connais trop pour insister. Le jeune Bédouin s'est déjà perché sur une grosse pierre qui surplombe la pièce d'eau et semble exclure toute idée de baignade. L'attitude d'Ori m'étonne davantage. Il hésite clairement, aimerait se laisser tenter mais, c'est du moins mon sentiment, se croit devoir faire tampon entre la réserve du Bédouin et mon excitation immodérée. Je lui fais comprendre que ce rôle me semble totalement déplacé, ce qui achève de le braquer. Je les trouve tous les trois stupides et, n'y tenant plus, plonge dans l'eau.

Mes cris donnent une idée du froid qui me saisit. Je m'ébats, gesticule comme un chien, crie de plus belle. Trop évident, mon plaisir ne peut qu'être communicatif. Je croise le regard amoureux attendri d'Hélène et j'infère de la cigarette que s'allume Ori qu'il m'envie. C'est la superbe du Bédouin, en revanche, qui me laisse rêveur, puis ne tarde pas à m'irriter. Non content de se montrer indifférent à mon bonheur et de rester sourd à mes appels répétés, il me toise en effet avec condescendance, du haut de son perchoir. N'était-ce que de la timidité ? Comment savoir ? Mon impression en tout cas est nette : enveloppé dans sa djellaba blanche, il regarde avec mépris cet Occidental que je suis et qui exhibe dans la plus grande impudeur et avec une vulgarité sans égal les chairs de son corps et le plaisir qu'il en retire. Il me trouve lamentable, indigne, abject, laid. Et plus je me remue dans tous les sens pour le convaincre de me rejoindre, plus je le sens se draper, littéralement, dans sa différence, dans le

sentiment de supériorité que mon absence de retenue lui procure. Mais plus il me rejette, plus je m'entête à mon tour. De toutes mes forces, de toute ma joie infantile, de tous mes glapissements débiles, je tente de lui signifier :

« Je sais que je t'offre un spectacle immonde, qui te conforte dans ce tu penses de l'Occident en général et des Américains en particulier (je parle anglais avec Ori), mais oublie un instant ta posture de jeune Bédouin musulman arrogant et ne fais pas semblant que cette eau fraîche ne te fait pas envie ! Moque-toi de moi mais ne te mens pas à toi-même ! Et puis va au diable avec tes grands airs ! Je m'amuse pour quatre ! Allah akbar ! »

Et le deuxième miracle s'est produit, qui reste intact dans ma mémoire, encore émue six ans après. En moins de deux, alors que je ne l'espérais même plus, il s'est brusquement levé, a jeté au loin sa djellaba et a sauté en se pinçant le nez. Et nous avons joué un bref instant comme des vieux copains. Les mêmes éclats de rire. Les mêmes blagues. Les mêmes frissons. Les mêmes gestes. La même euphorie. Le même langage. La même lumière dans les yeux. Exactement le même âge. Au même moment.

À ce moment-là, nous nous sommes ressemblé.

Puis le froid s'est rappelé à notre illusion et nous sommes sortis de l'eau, nous nous sommes rhabillés et avons aussitôt réintégré, comme si de rien n'avait été, les rôles que nous attribuaient nos identités inconciliables. Nous ne pouvions de nouveau plus rien nous dire. Mieux : nous n'avions de nouveau absolument plus rien à nous dire.

5. Ressemblons-nous !

Au contraire de l'identité et de la différence, la ressemblance est un concept mou, fugitif, impalpable, subjectif, que rien ne prépare et qui ne mène nulle part, qui n'offre aucune prise, n'entre dans aucune case, résiste à toute instrumentalisation. La ressemblance est un moment imprévisible, une surprise énigmatique, un coup de foudre existentiel. Avec la ressemblance, la plus grande banalité devient impertinente, ce qui va sans dire devient singulier, la vérité devient toute simple. C'est en cela qu'elle

résiste à toute récupération identitaire, car elle survient transversalement, prend les étiquettes à contre-pied, montre le dérisoire des repères les mieux établis. Aux prétentions identitaires, elle oppose une fin de non-recevoir. A la certitude de s'être démarqué, elle coupe l'herbe sous le pied. A la vanité d'être soi, elle fait un hilarant pied de nez.

En renvoyant les différences dos à dos, la ressemblance jette des ponts instantannés entre des identités discordantes, ouvre des fenêtres-miroirs vers l'autre, perce des portes sans poignée à travers le mur, organise des éclairs de sourires entendus. La ressemblance console de l'absurdité des fossés dont nous nous entourons, atténue la gravité des accidents qui nous constituent, allège le fardeau des antécédents qui nous suivront jusque dans notre tombe. Seule la ressemblance *relativise* l'identité. Seule la ressemblance *dédramatise* les différences. Seule la ressemblance *pacifie* l'échec de la communion.

Elle ne permet pas de rencontrer l'autre (l'illusion multiculturelle), seulement de se résigner avec philosophie à l'impossibilité de cette rencontre... puis de s'en féliciter.

- Moi, je suis moi !
- Tout arrive. C'est pas grave. Ça va passer.

Sans remettre en cause le droit à la différence, il est temps de dépasser la confrontation stérile des identités au profit du devoir poétique de ressemblance. Plutôt qu'espérer venir à bout de l'inquiétante étrangeté de l'autre, on peut s'attacher à y découvrir une étrange similitude.

A la limite, au pied du mur de la sagesse, ce sont les différences elles-mêmes qui se ressemblent. L'horizon de la ressemblance est l'indifférence aux différences.

Laurent d'Ursel

P.S. Une conclusion pour faire joli : « L'hospitalité ? C'est ouvrir sa porte à la ressemblance ».

